

derrière l'écran

Le magazine de l'association
du Festival International
du Film de La Rochelle

ກຣາຟິກ | ອັກສອນ







A notre Terre, à nos mères...

Lorsque nous nous installons pour le film d'ouverture, nous savons que nous sommes partis pour dix jours d'immersion totale. Les repères s'inversent, nous ne savons plus si en sortant d'une salle obscure, nous retournons dans la réalité ou si nous l'abandonnons le temps de faire la queue pour la retrouver, ailleurs.

Cette 42^{ème} édition nous a invités non pas à regarder le monde, mais à y pénétrer.

Nous avons traversé les paysages grandioses (et intérieurs...) de *Winter Sleep* de Nuri Bilge Ceylan, palme d'or, ceux du photographe brésilien Sebastião Salgado dans le magnifique documentaire *Le Sel de la Terre* de Wim Wenders, de *Sils Maria* d'Olivier Assayas qui en fait un personnage clé avec ces fameux nuages au fond de la vallée. Bruno Dumont, Jean-Jacques Andrien et Abderrahmane Sissako nous ont aussi emmenés sur leur terre.

Nous avons passé des frontières, pénétré l'île d'Amami avec Naomi Kawase ou, plus près de nous, le monde hospitalier d'*Hippocrate* de Thomas Lilti, lors de la soirée du Conseil Général de Charente-Maritime.

De jeunes cinéastes engagés et prometteurs nous ont ouvert leur univers : Céline Sciamma, avec *Bande de filles*, projeté en avant-première à la soirée d'ouverture en présence de notre nouveau maire, Jean-François Fontaine, Midi Z, cinéaste birman d'à peine 30 ans qui se bat pour réaliser ses films... Jaime Rosales qui dépeint la jeunesse espagnole en lutte pour survivre... Miroslav Slaboshpyskiy, cinéaste ukrainien qui, dans *The Tribe*, nous ouvre les portes d'un établissement spécialisé pour sourds et muets. La violence n'y est pas tant dans les trafics ou la prostitution imposés, que dans les bruits, les respirations, les confrontations physiques, unique bande sonore de ce film en langue des signes sans sous-titrage.

Nous pouvions aussi aborder cette édition à travers le regard des réalisateurs sur la -leur- mère, absente, défunte, recherchée, égérie, fatale...

Alain Cavalier, Pippo Delbono la filment intimement. Nelly Kaplan en fait un symbole dans *La Fiancée du Pirate*, qui fit scandale à sa sortie et que nous avons pu revoir lors de la soirée du Conseil Régional Poitou-Charentes... Fatih Akin, lui, a offert à Hanna Schygulla que nous avons eu le grand honneur d'accueillir à La Rochelle, le rôle d'une mère, ancienne soixante-huitarde, tiraillée entre son passé en Allemagne et les démêlés de sa fille avec la Turquie d'aujourd'hui.

Vous trouverez dans ce 12^{ème} numéro de notre magazine un retour sur cette très belle édition et sur nos projets à l'année.

Remercions tous les Festivaliers et tous les Rochelais qui se sont donné rendez-vous pour cette belle fête du Cinéma, dans notre Ville.

Remercions tous nos Partenaires institutionnels, privés et locaux, qui nous permettent d'avoir cette liberté de programmation et de poursuivre notre engagement : l'ouverture de la Culture au plus grand nombre.



Rencontre à La Coursive avec Hanna Schygulla
A l'écran, l'un des films qu'elle a réalisés



Cette année
Même cette année
Touche à sa fin
Yasui

Chers festivaliers,

Ce haïku d'hiver, intemporel et profond, résonne comme l'écho de nos propres sentiments en cette fin d'année 2014.

La "crise", par définition limitée dans le temps, semble s'installer durablement un peu partout. Comme Vigipirate, comme le chômage, comme l'inquiétude...

Pourtant, elle ne doit surtout pas être l'occasion du moindre renoncement à notre mission : celle de faire circuler des œuvres fortes, imaginatives, intelligentes, sensibles, drôles, sensuelles, mystérieuses, intrigantes, instructives, poétiques avant tout ; et ainsi "favoriser le chemin vers un meilleur vivre ensemble, fait de plus de liberté, d'émancipation, d'économie créative solidaire". (*)

La "crise" doit au contraire nous inciter, plus que jamais, à soutenir le travail des metteurs en scène, qui, en dépit de grandes difficultés, tournent les films indispensables à notre plaisir, à notre soif de connaissance de nous-mêmes, des autres, du vaste monde.

Du 26 juin au 5 juillet 2015, nous accueillerons de nombreux cinéastes, acteurs, musiciens, vidéastes qui seront heureux de vous rencontrer pour transmettre et partager ce qui a fait qu'un jour, ils ont décidé, non pas de faire des films, mais d'être des cinéastes. Une décision qui a déterminé le sens de leur existence. "Le cinéma m'a sauvé la vie" disait Truffaut. Quant à Midi Z, retrouvé récemment après le tournage clandestin d'un documentaire sur les mines d'argent en Birmanie, il parle tout simplement de foi...

Le Festival International du Film de La Rochelle est ce lieu abstrait où l'on expérimente et renouvelle, à l'année, les joies de la création, de la relation aux autres, de la transmission et du partage.

Où l'on travaille en équipe sans s'empêtrer de hiérarchie ni de stratégie, dans l'enthousiasme et la liberté. Des mots que l'on n'ose presque plus employer en ces temps sinistres. Quel dommage.

Bonne année à tous, retrouvons-nous dès le vendredi 26 juin au soir dans le tout nouveau grand théâtre de La Coursive pour fêter ensemble la 43^{ème} édition du Festival de La Rochelle.

(*) Jean-Michel Lucas, blogueur, ex-conseiller au ministère de la culture, ex-DRAC

Accueillir Olivier Assayas à La Rochelle, croiser Juliette Binoche au préau de l'école Dor ou à l'Avant-Scène, découvrir en avant-première *Sils Maria*, où l'on retrouve Kristen Stewart loin des sunlights du cinéma américain, c'est un véritable cadeau du Festival.

Sils Maria d'Olivier Assayas

Certains ont peut-être gardé en mémoire la projection de *Clean*, en ouverture du Festival, il y a quelques années, avec la très magnifique Maggie Cheung.

Son réalisateur, Olivier Assayas, était de retour pour présenter, avec chaleur, sobriété et précision, son nouvel opus. Un film fluide, serein et maîtrisé. Un film de la maturité, qui fait encore la part belle à une actrice d'exception, amie du Festival.

En 1985, Olivier Assayas était co-scénariste du film d'André Téchiné *Rendez-vous*, qui révèle le talent de Juliette Binoche, jeune actrice interprétant une comédienne débutante confrontée aux affres du rôle de... Juliette, l'amoureuse tragique de Roméo.

Sils Maria est un jeu de miroir(s) qui rappelle ce film marquant, tout en réveillant quelques souvenirs bergmaniens et des échos de *Eve*.



Juliette Binoche dans le rôle de Maria Enders

Juliette Binoche est une comédienne confirmée qui décide, comme un défi pour elle-même, de reprendre la pièce qui l'a révélée, mais en tenant cette fois le rôle le plus âgé, face à une jeune interprète qu'elle ne connaît pas. Cette mise en danger est aussi un hommage, voire une dette payée, à l'auteur de la pièce, qu'elle révère et qui vient de disparaître brusquement.

La première partie du film est un tourbillon, le quotidien d'une actrice internationale pendue à son téléphone mobile, qui hésite sur la décision à prendre, qui se cache autant qu'elle (se) fuit. Le rythme s'apaise ensuite, lorsqu'elle travaille son rôle avec son assistante, au cœur des Alpes, dans la maison même du dramaturge : la nature impressionnante et majestueuse prend alors le pouvoir dans ce temps du retrait. Le dernier acte est celui de la cruauté, lorsque la pièce est en place, prête à être offerte au public, et que se manifeste un sec changement de génération.

Réflexion sur le spectacle, son artifice et son mystère. Réflexion sur le temps. Démonstration des pouvoirs envoûtants de la mise en scène. Portrait d'une comédienne tour à tour égarée, calculatrice, naïve et finalement terrassée.

Sils Maria est tout cela à la fois, un jalon supplémentaire du puzzle incomplet que sont les parcours parallèles et parfois reliés d'une actrice resplendissante et d'un réalisateur brillant.

par Thierry Bedon ←
Secrétaire-adjoint de l'association du Festival International du Film de La Rochelle

La Courseive, quelques instants avant la projection :
Kristen Stewart dans le rôle de Valentine





Thomas Lilti, Marianne Denicourt et Prune Engler

Hippocrate ou comment peut-on être médecin ?

Il y a des reproches qui collent au cinéma français comme un mauvais sort jamais tout à fait exorcisé. Il serait toujours menacé de retomber dans ses vieux démons : sa frivolité, son regard fuyant devant la réalité sociale pour ne se consacrer qu'à des thèmes narcissiques traités avec brio ou sophistication mais (n'est-ce pas ?), le monde actuel demanderait d'autres traitements autrement plus solides, plus engagés et plus graves.

Et voici que nous arrive *Hippocrate*, une "comédie dramatique" selon les étiquettes qui logent chaque film dans une case dont il ne doit pas sortir.

Une comédie peut-être, sans innovation cinématographique dérangeante sûrement, mais surtout un film honnête, sans démagogie ni action fébrile et manipulatrice comme la télévision nous en abreuve. Il prend le temps de mettre son public devant ces sujets quotidiens et graves auxquels nous savons tous devoir être confrontés un jour. Quel est le fonctionnement de l'hôpital, de cette lourde institution qui dispose de nos vies et dont nous ne percevons en tant que malades que la face visible, celle que l'on veut nous montrer et dont nous soupçonnons qu'elle est loin d'être authentique ? Quelle est la véritable vie du médecin et comment se forme-t-il à affronter des situations que chacun redoute car elles engagent non seulement sa compétence mais son éthique, son humanité ? Que ferions-nous à sa place au milieu d'injonctions souvent contradictoires ?

Ne serions-nous pas comme le personnage principal au début du film, perdu dans un labyrinthe dont il lui faudra sortir seul, en butte aux compromissions autant qu'au découragement, sans perdre la foi dans sa vocation, seule boussole qui puisse permettre de continuer la route ?

Dans des rôles de contre emploi, les acteurs principaux et leur metteur en scène, médecin lui-même, ont su trouver avec modestie et intelligence le moyen de nous éclairer, de nous impliquer et de nous aider à prolonger notre réflexion.

→ par Marie George Charcosset
Secrétaire générale de l'Association du Festival

Hippocrate de Thomas Lilti



Portrait de l'hôpital d'aujourd'hui

Pour sa soirée, le Conseil Général nous conviait à la projection d'*Hippocrate*, en présence du réalisateur Thomas Lilti et d'une de ses actrices, Marianne Denicourt.

Thomas Lilti a débuté ses études de médecine en même temps qu'il commençait à faire du cinéma. Entre ses deux passions, il n'a jamais vraiment pu choisir ; médecin généraliste et cinéaste, il les réunit ici, dans son deuxième long métrage.

Parcours initiatique d'un jeune homme, étudiant en médecine, devenu interne et entrant dans le monde des adultes, ce film nous dresse le portrait de l'hôpital. Portrait d'autant plus sincère que le réalisateur puise dans sa propre expérience pour évoquer les grands problèmes que traverse le monde de la santé aujourd'hui.

Hippocrate a une vraie valeur documentaire mais se présente comme une comédie avec des moments burlesques et décalés qui n'entravent jamais les moments de réalité et de profonde gravité.

Vincent Lacoste interprète Benjamin, qui débute son internat, avec la légèreté d'un jeune premier très vite confronté à ses responsabilités face au regard d'Abdel, Reda Kateb, interne, étranger ; médecin plus expérimenté, profond et humaniste, en butte aux raideurs inhumaines de l'administration hospitalière et de ses règles absurdes, il occupe un poste précaire là où Benjamin est protégé par son statut de fils du chef de service...

Dans une mise en scène très fluide, le film nous plonge dans le quotidien d'un hôpital où la confrontation des deux internes va amener Benjamin à la maturité d'homme et de médecin et nous montrera combien la solidarité du personnel soignant peut améliorer la vie de l'hôpital.

Thomas Lilti réussit là un film spontané, à la fois drôle et grave ; une très attachante comédie sociale.

→ par François Durand
Administrateur de l'Association du Festival

Hippocrate de Thomas Lilti







Après un hommage en chansons à Bernadette Lafont, par la chorale Cant'Amüs d'Argenton-les-Vallées et le court métrage *Mademoiselle Kiki et les Montparnos* d'Amélie Harrault, nous avons eu le bonheur, toutes générations confondues, de revoir ou découvrir cette superbe actrice, libre et engagée, dans un de ses plus beaux rôles.



La Fiancée du Pirate de Nelly Kaplan

"Moi, je m'balance, dégrafez les cols blancs, de vos consciences"

Lorsque Marie et sa mère, pauvresses errantes, sont arrivées à Tellier, ses notables les ont accueillies avec la plus grande des générosités : installées dans une cabane lugubre dans les bois, elles sont les souillons du village et exécutent les tâches les plus infâmes. A la mort de sa mère, Marie (Bernadette Lafont) utilise sa beauté sauvage pour inverser les rapports de force. Elle prend le contrôle de Tellier depuis sa cabane, et dans une sorte de folie jouissive détruit ce qui compte le plus pour la bourgeoisie locale : leur si précieuse réputation.

La Fiancée du pirate, c'est d'abord une révolution libertaire contre l'hypocrisie du système, que ce soit celui de la bourgeoisie de Tellier comme celui de la France dans la mouvance soixante-huitarde. Dans une interview accordée à Arte Radio en 2002, Nelly Kaplan explique qu'au moment de sa sortie en 1969, le film a frôlé l'interdiction totale après le refus de 23 producteurs. Elle cite notamment un entretien avec le ministre de la famille : « *Il m'a dit cette phrase extravagante : « Vous savez si vous tournez une autre fin, où votre protagoniste est tuée, je vous donne le visa », c'est-à-dire qu'il fallait la punir... »* ». Nelly Kaplan ne punit pas sa sorcière, mais au contraire, la libère de ses chaînes : le film est interdit aux moins de 18 ans. Si Marie mourait à la fin de l'œuvre, la moralité du film conviendrait à la censure, ce n'est donc pas les scènes qu'il contient qui dérangent, mais bien les leçons que chacun peut tirer de l'envol de Marie loin des clichés moralisants de Tellier. En effet, la critique d'une morale factice est présente en filigrane de l'œuvre. Lors de la projection publique de *La comtesse aux pieds nus* à Tellier, Duvalier (garde champêtre et facteur) s'inquiète du "danger moral" qu'il contient pour "son p'tit", un être apeuré et ridicule dans son costume de scout trop petit. A côté de ça, ce pieux homme s'ancre dans un voyeurisme permanent depuis les bois où il espionne toutes les passes de Marie en respirant ses sous-vêtements dérobés, rageant qu'elle se refuse éternellement à lui, et tentant de monter le village contre elle pour la chasser à coups de fusil. « *Cette fille là c'est du poison, elle nous aura tous, c'est moi qui te le dis* »...

Du poison, certes, d'une efficacité redoutable, mais quel poison ! Marie se libère par l'essence de sa féminité, que tous lui ont refusée en la traitant comme une bête. Incarnation de la femme fatale, Bernadette Lafont prête à son personnage des regards langoureux qui dispersent la folie, sur le rythme joyeux de la rengaine de Georges Moustaki, « *Moi je m'balance, je m'offre à tous les vents sans réticences, Moi, je m'balance, je m'offre à qui je prends le cœur indifférent* ». Marie augmente ses prix, humilie les notables de Tellier en s'offrant gratuitement à Jésus l'ouvrier agricole, et à son ami André, le projectionniste. Au cœur de cette joie explosive, on retrouve



La Fiancée du Pirate – Bernadette Lafont et Michel Constantin



Nelly Kaplan

les clins d'œil politiques placés par Nelly Kaplan, notamment un extrait de journal défendant la pilule placardé sur la porte d'entrée, ce qui rappelle certains débats malheureusement de nouveau à l'ordre du jour.

Marie chante, accepte, refuse, éclate de rire, danse sur elle-même et soudain : « *c'est beau chez moi, non ?* ». L'accumulation de toutes sortes d'objets inutiles a transformé sa cabane en une sorte de musée de pop-art contemporain avec quelques touches de lugubre. Une explosion de couleurs, de matériaux divers accrochés aux murs, côtoie une chauve-souris épinglée au-dessus du lit, au milieu des montres que les clients ont laissées, faute d'argent. Un téléphone inutilisable se devine sous une machine à coudre au fond de la baignoire rose. L'Art s'immisce dans le film comme un courant d'air, qui s'étend à tout ce que touche Marie. Les sculptures qu'elle érige devant chez elle ont quelque chose d'hypnotisant, elle donne vie à ces objets du quotidien au milieu des chocs de couleurs et de matières. Il y a aussi de l'Art dans l'Art, comme l'explique Nelly Kaplan en 1969 aux Nouvelles Littéraires : « *J'ai senti mon film comme un hommage au cinéma, et j'ai voulu que celui-ci joue un rôle capital dans l'histoire. La vision de La Comtesse aux pieds nus aide Marie à se libérer, et le cinéma lui fait découvrir que l'univers ne se limite pas à ce coin de campagne perdu, qu'il existe quelque chose ailleurs* ».

Marie prépare son départ dans une forme de joie diabolique. Après avoir brûlé sa cabane pour qu'ils ne puissent plus rien lui prendre, elle enclenche dans l'Église, en pleine messe, l'enregistrement des confessions que tous lui ont faites, toutes les manipulations éclatent au grand jour. Bien sûr, Marie est partie, n'assistant pas à la messe puisque le curé a refusé de la donner au nom de son bouc, tué quelque temps après sa mère. « *Moi, je m'balance, parmi tous vos désirs, vos médisances, Moi, je m'balance, sans adieu ni merci, je vous laisserai ici* ».

Marie quitte donc Tellier en laissant le village enragé, et pieds nus sur la route elle part retrouver André qui projette un peu plus loin *La Fiancée du pirate*. Sa silhouette qui s'éloigne sur l'écran laisse dans la salle un profond optimisme, une joie féroce qui ne demande qu'à briser ses chaînes.



Bruno Dumont

Un regard sur l'humanité

P'tit Quinquin, projeté en avant-première au Festival, en cinémascope et d'un seul tenant, et qui vient d'être diffusé sur Arte, a surpris plus d'un connaisseur de Bruno Dumont. Personne n'attendait de ce cinéaste austère et pessimiste une comédie aussi décalée et délirante. Car l'univers de Bruno est un univers sombre, désespéré le plus souvent. Dans ce registre on peut citer ses meilleurs films : *La Vie de Jésus* (1997), *L'Humanité* (1999), *Twenty-nine Palms* (2003), *Flandres* (2006), *Hors Satan* (2011).

Les deux premiers titres sont à cet égard très révélateurs : *La vie de Jésus* met en scène un jeune paumé, chômeur, qui se prend pour le caïd de son village. Sa stupidité, doublée d'un racisme borné, le mène au meurtre. Rien de Jésus, alors que Bruno Dumont ne s'en cache pas, il est catholique. Quant à *L'Humanité*, le sujet en est une enquête dans un village du Nord sur le meurtre odieux d'une fillette. Mis à part Pharaon, le policier chargé de l'enquête, il est difficile de trouver un personnage vraiment humain dans cette histoire.

Le regard du cinéaste sur l'humanité est un regard désespéré : ses personnages vivent dans un univers aride, pauvre, leur langage et leur pensée sont à l'image du décor où ils vivent. Dans *Flandres*, Demester, le personnage principal, ne dit jamais rien. Il conduit son tracteur, vide de pensées, il baise sans aucune trace d'émotion ni de plaisir : un simple besoin assouvi bestialement et sommairement. Mobilisé en Algérie, il n'a toujours rien à exprimer : il obéit, il tue, il viole, il trahit sans la moindre trace de sentiment. Une mécanique décérébrée. Quand il revient en France, il est malgré tout brisé, encore plus déshumanisé. Sans espoir.

Il y a chez Bruno Dumont une étrange parenté avec un cinéaste qu'il admire, Robert Bresson, cinéaste catholique lui aussi, d'inspiration janséniste. On trouve chez les deux cinéastes la même vision d'un monde borné, parcouru par le mal, où seule la Grâce divine peut apporter du réconfort ou le salut.

Ce qui est frappant c'est que les deux réalisateurs ont pour principe de n'utiliser que des acteurs non professionnels. Bruno Dumont fait appel à Pôle emploi pour trouver ses acteurs, qu'il rencontre longuement avant de les choisir.



P'tit Quinquin de Bruno Dumont

On est souvent tenté d'ailleurs, à cause de choix, de croire à une volonté de réalisme de la part du cinéaste. D'autant que ses films sont tournés en décor naturel, dans sa Flandre natale, sans concession à l'esthétisme ou à la composition.

Mais, comme Bresson, Dumont ne s'intéresse pas au réalisme. Ses univers sont toujours tirés vers le fantastique, l'improbable ou le monstrueux. Dans *Hors Satan*, le "gars" (le personnage principal n'a pas de nom !) est un être étrange, qui tient du vagabond, du bohémien, du mystique, de l'ermite. Il est de passage, avec son regard dérangeant, ses pouvoirs surnaturels, il n'explique rien, parle peu. Son existence est une énigme, une injure au réalisme. Pharaon, le policier de *L'Humanité*, est tout aussi irréaliste. Tout comme Demester dans *Flandres*, ou Barbe, son amie. Ils sont à côté du monde réel.

P'tit Quinquin exploite sur le mode comique et parodique le goût du réalisateur pour le fantastique et l'absurde. Le monde n'a pas de sens visible : d'où ce choix de l'absurde. Seuls le mal et le péché y trouvent leur pâture. Quelque part, invisible, improbable, veille la Grâce divine, qu'un simple d'esprit est chargé de mettre en œuvre (du moins, c'est ce que laisse penser le scénario). Tous ceux qui pêchent, qui font le mal (y compris les personnages adultères !) sont punis et exécutés d'étrange manière. La force du cinéaste est d'y utiliser le comique pour faire "accepter" au spectateur tous ces assassinats, au grand mépris bien sûr du réalisme.

Mais Bruno Dumont le sait : la foi n'est pas de ce monde. Elle est d'ailleurs ou de nulle part, ce nulle part étrange qui ressemble à un univers fantastique ou comique. Et qui permet au spectateur athée (que je suis) de croire à ces grands moments de cinéma que sont les œuvres de Dumont.

→ par Claude Dupeyrat

Claude Dupeyrat est membre actif des cinémas Studio à Tours.
Il fait partie de l'équipe de rédaction des Carnets du Studio, revue du complexe.

Dumont m'a tuer

Aller voir *L'Humanité* (1999) de Bruno Dumont sans une préparation psychologique antérieure relève d'une certaine naïveté. Personne ne m'avait prévenu du choc de ce film, et à ce niveau-là on peut parler de non-assistance à personne en danger. J'y suis allé la fleur au fusil sans une grande connaissance de l'œuvre de Dumont et je me suis rapidement rendu compte de ma terrible erreur.



L'Humanité de Bruno Dumont

Comment parler d'un tel film ? Comment décrire l'indescriptible ?

C'est l'histoire de Pharaon de Winter, un lieutenant de police simple et légèrement simplet tentant d'élucider la mort tragique et mystérieuse d'une fillette de onze ans. Le spectateur le suit dans ses relations complexes avec ses voisins, sa mère et enfin avec lui-même. Avec sa déprime, ses doutes, il traverse le film comme une ombre, comme en témoigne la scène d'ouverture. Pharaon y traverse le champ comme une silhouette minuscule traversant l'immensité écrasante du paysage. Et tout le film est à cette image. L'image d'un homme écrasé par tout ce qui l'entoure. Lui n'aspirant qu'à la simplicité, il lui faut un événement aussi horrible que le viol et le meurtre d'une fillette pour se rendre compte de la cruauté et de la bêtise des hommes. *L'humanité* traite alors paradoxalement de tout ce qu'il y a de plus inhumain, de plus abject et de plus froid dans notre humaine condition.

L'Humanité n'est pas un film social comme on pourrait le penser, Dumont semblant n'éprouver aucune compassion pour ses personnages. Dans ce film seul Pharaon semble éprouver de la compassion et il est présenté comme un pauvre homme muré dans l'incompréhension crasse.

L'Humanité se rapprocherait-il donc du simple documentaire animalier (la scène de la rencontre entre Pharaon et un porc comme exemple édifiant), dans tout ce qu'il a de plus objectif et froid ? Rien n'est moins sûr. Car devant ce film notre cœur éprouve un dégoût mais nos yeux voient un chef d'œuvre. Là réside tout le paradoxe de ce film. C'est que Dumont connaît ses gammes. On retrouve l'influence des films de Bresson, des tableaux de Munch ou de Courbet. Transparaît alors toute la maestria technique du réalisateur. Les scènes où se côtoient le bruit assourdissant et le terrible silence, les plans magnifiques sur les visages burinés de ces gens de rien comme tant de preuves de la beauté de ce film.

C'est un film qui se vit comme une véritable expérience sensorielle dont personne ne peut réchapper. On sort de la salle chancelant, la vision trouble et le cœur alourdi. Dumont détruit tout ce que l'on sait ou pensait savoir du cinéma comme un simple château de cartes et c'est ça qui dérange.

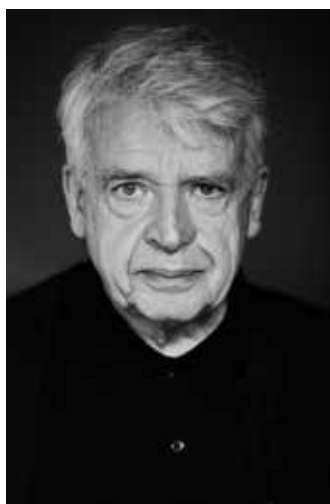
On comprend alors l'accueil polémique de ce film qui rafla trois prix à Cannes (Prix du jury, interprétation masculine et féminine) au grand dam de nombreux critiques de l'époque.

Dans ce film Dumont maîtrise sa caméra mais pas toujours son propos, laissant le spectateur dans l'incompréhension de cette œuvre aussi intelligente que complexe pendant ces deux heures et demie que dure le film.

→ par Pierre-Louis Gouriou
Lycéen

Mise à Sac d'Alain Cavalier

Un invité merveilleux pour la soirée SNCF, avec la projection de *Mise à sac*, Alain Cavalier, brillant cinéaste à qui le Festival a consacré un hommage en 1979 et dont le dernier film, *Le Paradis*, a été présenté en avant-première.





Sans toit ni loi d'Agnès Varda

Musique à l'image, un défi...

Pour six jeunes étudiants de la Classe de composition de musique à l'image du CNSMD de Paris*, l'enjeu était déjà de taille : réécrire la musique de cinq scènes du film *Sans toit, ni loi* d'Agnès Varda. Mais il se doublait de deux autres challenges. Entendre sa composition jouée en direct pendant le Festival par l'Orchestre Colonne dirigé par Laurent Petitgirard (également directeur de leur Classe au Conservatoire de Paris) et en présence d'Agnès Varda accompagnée de la compositrice de la musique originale. On imagine bien le trac...

Patricia Keiffer, enseignante de formation musicale au Conservatoire de La Rochelle, pianiste et chef d'orchestre a assisté à ce concert et nous fait part de ses réflexions.

Comment avez-vous ressenti cette prestation originale ?

Au delà de la qualité musicale de l'orchestre et de l'implication remarquable du Chef, c'est le concept même qui est passionnant. Six pièces, de six compositeurs, posées sur les mêmes séquences courtes d'un film jouées à la suite, c'est découvrir un vrai éventail de créativité. De grandes différences d'un compositeur à l'autre, des styles tous très affirmés, des approches très professionnelles. Sûrement un exercice passionnant à l'écriture pour la jeune compositrice et ses cinq camarades de promo, mais redoutable lors de l'interprétation en présence de la cinéaste.

Uniformité ou diversité dans les styles ?

Clairement la diversité ! Des instruments en dialogue comme dans un concerto pour orchestre, des écritures très contemporaines avec des masses sonores dissonantes à l'oreille, des ambiances plus jazzy avec sa part rythmique. En tous cas, six compositions très riches et d'une grande variété musicale.



Et l'exécution en direct ?

Pour un film, le mixage final permet de caler à la seconde près la musique sur l'image à partir de la musique enregistrée en studio avec plusieurs prises si nécessaire. En direct, rien de tout cela. Plusieurs scènes, plusieurs tempi, plusieurs ambiances... un décalage et la composition perd sa crédibilité et son message. D'ailleurs, pour une des séquences, le chef a fait le choix d'interrompre la prestation pour la reprendre en respectant ainsi le calage entre image et musique à la seconde près. C'est la grande différence avec l'accompagnement en direct, d'un film muet où l'improvisation joue avec l'image projetée et peut-être prolongée au delà de la fin du plan.

En forme de conclusion

Je pense que la difficulté majeure de l'exercice est de prendre de la distance avec l'original, qui est fortement imprégné dans son lien image et musique. Par contre comme la musique originale a été écrite en collaboration et en accord avec la réalisation, c'est un vrai travail d'équilibriste pour le jeune compositeur, dont l'attente est sans doute de recueillir l'approbation de la réalisatrice. La voie est étroite ! Juste un regret : ne pas avoir pu disposer de deux écoutes, afin de mieux s'imprégner des œuvres et de leurs propres personnalités. Mais ce concert fut une belle occasion de mesurer l'influence de la musique sur la lecture des séquences d'un film et de percevoir la diversité des personnalités musicales sur un même support visuel.

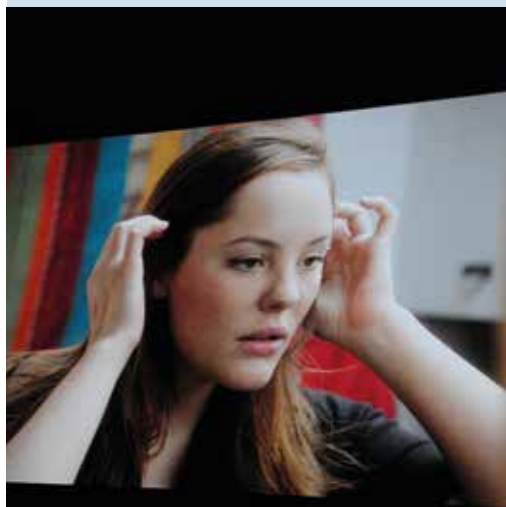
* Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris

→ Propos recueillis par Olivier Jacquet
Trésorier adjoint de l'Association du Festival

Avec le partenariat de la SACEM

Depuis trois ans, les Talents ADAMI viennent à La Rochelle pour une lecture d'un scénario.

Cette année avec la réalisatrice Jeanne Labrune, en parallèle d'une programmation de courts métrages dont le thème était en 2014 le film musical.



Office de Tourisme de Benjamin Biolay





Parmi les réalisateurs invités du Festival, Alexandre Morand (à droite) a réalisé *Le Songe de Didier*, son premier court-métrage et Lazare Gousseau (à gauche), de passage à La Rochelle, sa ville d'origine, présente *L'Hawaïenne*, son premier film comme auteur et réalisateur.

**CINE +****PARTENAIRE OFFICIEL****FACEBOOK.COM/CINEPLUS****CINEPLUS.FR**

Deux ciné-concerts de très grande qualité

Cette année, comme lors de l'édition précédente, nous avons eu le plaisir de proposer deux ciné-concerts autour des films muets *Fatty* de Roscoe Arbuckle.

Les élèves du Conservatoire de Musique et de Danse de La Rochelle, qui ont travaillé pendant l'année avec Sabrina Rivière, suite à une Master class organisée avec Jacques Cambra, ont joué à *La Course* en première partie de Jacques Cambra et à la Maison de retraite Le Plessis.

Les élèves des lycées de Rochefort et d'Angoulême nous ont offert leur création musicale orchestrée par Christian Pabœuf, spécialiste du cinéma muet. Hautboïste, compositeur et improvisateur, il a joué aux côtés de créateurs variés, de Magma à Jack Dejohnette, de Jan Garbarek à Henri Texier.

Hébergés au camping du soleil pendant quatre jours, les élèves ont tout d'abord créé et répété la musique sur un film choisi de la rétrospective, au Centre Intermondes, puis ont présenté leur travail dans la salle bleue de La Course.



Le Centre Intermondes a accueilli les lycéens de Rochefort et d'Angoulême et les élèves du Conservatoire de la Rochelle pour les répétitions.



Le hautboïste et compositeur Christian Pabœuf.



Sur les images de *Fatty*, les jeunes musiciens jouent sur scène la musique qu'ils ont composée.

Retour sur *L'Impossible Monsieur Bébé*



Suite à la rétrospective Howard Hawks lors du dernier Festival, il m'a semblé intéressant d'aborder le point de vue d'un jeune (j'ai 18 ans) face à un de ses films. *L'Impossible Monsieur Bébé* est un classique de la screwball comédie. Ce genre, apparu en 1934 avec le non moins indispensable *New York-Miami* de Frank Capra, aborde les thèmes des mœurs familiales et s'apparente à du Molière contemporain et extravagant. De nos jours, il n'est pas rare d'entendre certains qualifier d'«ennuyeux» la plupart des films datant de ce qui a précédé le Nouvel Hollywood des années 70. Les codes actuels étant bien différents de ceux d'alors, cet avis est compréhensible. Mais comment l'affirmer ici ?

Le plaisir que procure cette œuvre est tout bonnement intemporel. Nous retrouvons avec plaisir le duo mythique formé par Cary Grant et Katherine Hepburn, deux légendes du 7^{ème} art qui livrent une magnifique performance. Le rythme effréné et les multiples rebondissements donnent au film l'aspect d'un joyeux désordre qui règne sur toute la durée. Mais des ressorts humoristiques présents scène après scène viennent oxygéner le tout pour ne jamais tomber dans le piège de l'insupportable capharnaüm. D'une justesse saisissante et d'une modernité frappante, cette œuvre est aussi irrésistible que la sublime Katherine. Celle-ci tient merveilleusement son rôle de séduisante illuminée face un Cary Grant perdu et maudit tout au long de l'histoire. Entre quiproquos, maladresses et loufoqueries, *L'Impossible Monsieur Bébé* est indomptable, charmant et résolument drôle. En somme, une comédie à l'indélébile impact qu'il est toujours aussi plaisant de visionner en 2014.

→ par Paul Barrier
étudiant EIGSI La Rochelle Promotion 2019



Cary Grant et Katherine Hepburn

Lauren Bacall : "the look"

La dernière édition du Festival nous a permis de découvrir ou redécouvrir la première apparition au cinéma de Lauren Bacall, grâce à la belle rétrospective de l'œuvre d'Howard Hawks. C'était dans *Le Port de l'angoisse*, chef d'œuvre hawksien révélant une jeune inconnue face à un acteur star confirmé, Humphrey Bogart. Elle a reconnu que Hawks avait été plus ou moins consciemment son Pygmalion. En tout cas il a réussi magistralement, en se rendant compte assez vite qu'il se passait quelque chose entre Lauren Bacall et Bogart, s'en servant pour en faire un couple indissoluble et assurer le succès du film. Il renouvellera l'expérience dans un second film tout aussi mythique : *Le grand Sommeil*, revu également au Festival.

Ensuite Hawks n'a plus jamais fait de film avec Lauren Bacall, car le Pygmalion avait vu sa découverte voler de ses propres ailes en compagnie de Bogie... C'est peut-être dommage pour le cinéma mais cela n'a pas entravé la carrière de Lauren Bacall, avec de grands réalisateurs qui ont su révéler toute la palette de son talent, que ce soit John Huston dans *Key Largo*. Douglas Sirk dans *Écrit sur du vent* ou dans un genre totalement différent Vincente Minelli dans l'éblouissante comédie *La Femme modèle*.

Elle a aussi tourné avec Michael Curtiz, Jean Negulesco, Sydney Lumet, Don Siegel, Robert Altman et bien d'autres. Tout cela lui a valu en 1996 un César d'honneur et en 2009 un Oscar d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

Bien que n'ayant tourné que deux films avec Howard Hawks, Lauren Bacall dans ses mémoires reconnaît toute sa dette envers ce grand réalisateur : « *Dès ma première rencontre avec Howard Hawks, un nouveau monde commença à se révéler quand il me proposa ce bout d'essai* » (en vue du *Port de l'angoisse*).

Grâce au dernier Festival, Lauren Bacall, "the look", reste vivante sur l'écran de nos mémoires.



Lauren Bacall et Humphrey Bogart



Howard Hawks et Lauren Bacall

Benedikt Erlingsson

Nous rencontrons Benedikt Erlingsson après la projection de son premier film, *Des Chevaux et des Hommes*. C'est un homme grand, chauve. Il porte un costume noir et une chemise rose et pourrait être le vigile de cette soirée qui lui est dédiée. Il possède un accent indescriptible, mais charmant, se rapprochant de l'accent russe. Souriant, il accepte de nous parler de son premier film.



Des Chevaux et des Hommes de Benedikt Erlingsson

Pourquoi vouliez-vous faire un film au sujet des chevaux ?

On peut dire que les chevaux sont des véhicules ancestraux, qui ont la capacité de raconter l'histoire des gens. Et depuis mon adolescence, je m'intéresse aux chevaux. A cette époque, j'ai travaillé dans une ferme équestre. Je suis tombé amoureux de ces équidés, qui sont également devenus une passion pour moi. Donc quand j'ai voulu réaliser mon premier film, je voulais parler de ma passion. Car j'ai dû me battre pour ce film, puisque c'était mon premier, il valait mieux que ce soit pour quelque chose qui compte pour moi.

J'ai une question au sujet du cheval dans la neige, pourquoi ça s'est produit de la sorte ?

C'est une vieille méthode qui vient de France, les soldats napoléoniens l'utilisaient pendant la guerre en Russie. Ils tuaient leur cheval pour se glisser dans leurs entrailles pour survivre aux périodes les plus froides de la nuit. C'est une vieille astuce bien connue de la littérature scandinave et islandaise. Et d'ailleurs, le grand-père d'un ami l'a fait en 1952. Il a survécu au froid en tuant son cheval et en se glissant dedans.

Comment avez-vous tourné cette scène ?

Nous n'avons pas tué le cheval ! Ce dernier a été invité à la première du film, pour prouver qu'il était vivant. Il m'a même soutenu sur le tapis rouge. Mais pour la scène où l'homme se glisse dans le corps, on a utilisé un cadavre. C'était un cheval mort de la même couleur. Je tenais à ne pas blesser ou tuer de chevaux lors du tournage. Nous sommes tous des amoureux des chevaux.

Il y a un rapport spécial aux chevaux en Islande. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Il y a 300 000 habitants en Islande pour presque 80 000 chevaux. Ce sont des chevaux de pure race, il n'en a pas été importé depuis des siècles (tous les chevaux islandais ont été importés avant le X^{ème} siècle), parce que lorsqu'on exporte un cheval, il ne peut plus revenir à cause des maladies potentielles. Nous avons donc une race spéciale issue de l'ère des Vikings, c'est quelque chose de mystique. Ils ont cinq allures, les trois normales, le tölt et l'amble volant.

Vous avez déjà essayé ?

Oui, je suis cavalier. On éprouve une sensation merveilleuse. On peut tenir son champagne de la main droite et juste tacatac, tacatac, tacatac !

→ Entretien réalisé par Moïra Berthias / Rédaction : Josh Sug

Des Chevaux et des Hommes

de Benedikt Erlingsson

La CCAS-CMCAS nous a encore offert une superbe découverte. Toujours engagés, les comités d'entreprise des gaziers et électriciens de France ont régalié leurs équipes invitées et tous les Festivaliers.

Des hommes, petite communauté d'éleveurs, descendants des Vikings venus peupler l'Islande, accompagnés de leurs chevaux, sont tout le film.

Paysage de toundra, vaste espace désertique et glacé, routes difficilement praticables.

Le cheval islandais est petit (1,3 à 1,45 mètre au garrot), ses pieds habiles en terrain difficile, sa tête assez forte, ses yeux grands, intelligents, bien ouverts, sa crinière hirsute.

L'homme grand, droit sur son petit cheval de selle qui court à l'allure particulière : le tölt (allure stable à 4 temps où chaque sabot se pose l'un après l'autre, les épaules du cavalier restant horizontales). Homme-cheval ou cheval-homme ?

Petites histoires cruelles qui s'imbriquent les unes aux autres, incidents, exagération de boissons alcoolisées, querelles... se reflètent dans le regard des chevaux.

Le réalisateur prend du champ, observe. Les scènes n'en sont que plus fortes, sans concessions mais sans voyeurisme vulgaire. Quelle réussite pour un premier long métrage !

Nous restons en attente de visionner le film qui sera proposé à la prochaine soirée CCAS-CMCAS.

→ par Jean Verrier

Administrateur de l'Association du Festival



Pippo Delbono, poète indigné

Le 6 novembre dernier, au Centre Chorégraphique National de La Rochelle, Carine Kermin et Vincent Gillois, chorégraphes, présentaient le projet de leur futur spectacle, *Des vils*. Évoquant leurs parcours professionnels, ils nous parlèrent de la rencontre qu'ils ont faite, l'un et l'autre, avec Pippo Delbono ; sa démarche artistique, la réflexion des thèmes proposés au spectateur, son approche non seulement verbale mais aussi gestuelle, dansée. La mise en œuvre scénographique de ses réalisations sensibilise et influence tous les comédiens, danseurs et aussi figurants professionnels et amateurs qui le côtoient. Son parcours atypique de comédien voyageur, ses rencontres, dont celle avec la chorégraphe Pina Bausch, éveillent en lui une démarche novatrice dans ses réalisations.

Il est sur l'événement de société qu'il met en scène, et la justesse du propos ne peut que nous toucher et ouvrir à la réflexion du spectateur que nous sommes.

Il est dans la lignée des grands réalisateurs italiens, Fellini, Pasolini, Visconti, avec peut-être plus de poésie mais chargée d'indignation et de mépris pour notre société opprimante. Une vingtaine de pièce écrites et mises en scène, six films à ce jour, le dernier, *Sangue*, primé au festival de Locarno.

Ne manquons sous aucun prétexte son prochain film et allons découvrir ou revoir son œuvre.

→ par Jean Verrier
Administrateur de l'association du Festival



Sangue de Pippo Delbono



Filmer la mort, filmer la vie

Les images et les mots, dans *Sangue*, sont terribles mais jamais morbides (quel tour de force de filmer un corps sans vie sans susciter pour autant chez le spectateur une sensation de voyeurisme et par là une vague culpabilité...). Pippo Delbono donne aussi à voir le poids, en Italie, de l'Église et de la religion. Avec le côté lumineux d'une foi fervente, si vivante, parfois exubérante. Mais avec aussi le côté obscur de tous les excès des croyances. Les catholiques italiens sont souvent au premier rang dans les combats contre tout ce qui semble altérer l'image du Christ et le dogme de l'Église. Il y eut en 1960 le scandale de *La Dolce Vita* : l'Église promettait rien moins que l'excommunication à ceux qui iraient voir ce film décadent... Aujourd'hui c'est une frange minoritaire et intolérante de la communauté catholique italienne qui s'insurge contre la liberté des propos et des idées de certains artistes. Des manifestations avaient accueilli la projection de *Bella Addormentata* à la Mostra de Venise en 2012. Un film dans lequel Marco Bellocchio aborde, en s'inspirant d'une histoire réelle, le thème de l'euthanasie. En 2013, *Sangue* reçoit le prix Don Quichotte au festival de Locarno, suscitant la polémique. Parce que Delbono ose filmer la mort, celle de sa mère, parce qu'il filme aussi celui qui a donné la mort, le brigadiste Giovanni Senzani, qui raconte sans fard comment il a ôté la vie, et comment il entend encore le hurlement de cet homme. Delbono, artiste libre, brise un tabou. Avec une façon de filmer âpre, presque brutale. Comme si la mort faisait tomber les masques. Et pourtant ce que filme Pippo Delbono, dans ce film sur la mort, c'est l'amour, celui d'un fils pour sa mère, celui d'une femme qui attend son mari pendant les vingt-trois longues années de son emprisonnement, celui de cet homme attendu pour cette femme qu'il perd. C'est la peur de la mort, la douleur de la séparation, c'est la vie, que filme Pippo Delbono. Dans ce qu'elle a de plus humain.

→ par Florence Henneresse
Administratrice de l'association du Festival

Le cinéma et le monde...

Laisser derrière soi la lumière blanche de la Rochelle, les lumières bleues du soir quand juillet s'étire sous les volutes roses des nuages. Laisser derrière soi la multitude d'images vues lors de la 42^e édition ; en emporter certaines. En oublier d'autres. Se pencher ensuite contre la vitre du TGV pour traverser la France jusqu'à l'Est. Renoncer à la beauté de l'océan pour regagner les paysages de moyenne montagne. Faire comme si, lorsque la mémoire s'efface, il fallait désormais compter avec les fragments, les séquences marquantes. Se souvenir du cinéma. Et au cours du voyage, revenir sur les images de paysage qui parcourent les films et se déposent dans l'imaginaire, comme de précieux souvenirs.

Et ce dont on se souvient, à l'instar des voyages serait, - au-delà des contrées traversées -, comment les cinéastes parlent du monde et ce qu'ils dessinent de la géographie intime des personnages, de leur déplacement d'un lieu à l'autre, d'un espace fermé au vaste horizon.

Party Girl de Marie Arnachoukeli, Claire Burger et Samuel Thies est un film hybride, sur la frontière entre fiction et documentaire. Tourné à Forbach, ville frontalière avec Sarrebrück, le film se déplace entre deux langues, entre deux espaces, entre le jour et la nuit. Bel exemple de cinéma de territoire, ce beau film dessine en arrière-plan les contours de l'ancien bassin minier de Lorraine.

Dans *Le Sel de la terre* de Wim Wenders, le cinéma quitte par instant le territoire de l'image animée pour regarder la photo en face et nous la donner à voir en gros plans noirs et blancs. Ce parcours dans l'œuvre du photographe Sebastião Salgado depuis son témoignage des événements majeurs jusqu'à Genesis, son hommage à la planète, révèle son regard singulier sur les hommes et les paysages.

Paysage encore dans *Sils Maria*, quand les montagnes de l'Engadine servent de prétexte à Olivier Assayas pour une réflexion sur l'écriture théâtrale.

Longue traversée aussi pour les émigrants de *Hope* de Boris Lojkine qu'on découvre aux alentours de Tamanrasset alors qu'ils s'apprentent à gagner les côtes du Maroc pour arriver enfin dans une enclave espagnole.

Et pour conclure, il faudrait parler du Nord qui est le territoire de la plupart des fictions de Bruno Dumont. Lors d'une rencontre à la Coursive le cinéaste expliquait : « *C'est quoi un paysage ? C'est un lieu qui va être filmé. Un beau paysage n'est pas forcément bien pour le cinéma. La caméra éveille ce qu'elle filme* ». Et dans son œuvre il s'agit bien de cela magnifier le paysage, magnifier les visages. Transcender : « *On trouve l'humanité à force de filmer...* ».

Entre le paysage et l'homme, le cinéma se déplace d'un territoire à l'autre et capte des fragments du monde comme autant de récits possibles. Le regard de Jean-Jacques Andrien sur le monde rural est à cet égard singulier : « *Le paysage est le produit du travail de l'homme et le symptôme d'une crise plus large* ».

Au Festival de La Rochelle, on parcourt le monde du matin au soir, de fiction en documentaires, de l'intime au collectif, de l'imaginaire au réel.

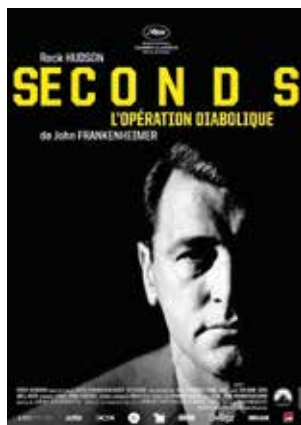
→ par Michèle Tatu
Festivalière



Le Sel de la Terre
de Wim Wenders et
Juliano Ribeiro Salgado



Cette année encore,
Stéphane Emond nous a fait
une sélection de livres
liés à notre programmation
et offert de belle signatures.



Seconds de John Frankenheimer

« Merci pour votre fidélité ». C'est le cri du cœur de Marc Olry, créateur de "Lost Films" présent au Festival depuis 6 ans : La Rochelle, un vrai et formidable tremplin où se sont réalisés les rêves les plus fous du jeune et audacieux distributeur...

Ce qu'il dit de son aventure rochelaise :

« Il aura fallu attendre que je sois distributeur, que je crée "Lost Films" et que je voie ma première réédition sélectionnée (*La Rumeur* de William Wyler) au Festival International du Film de La Rochelle, pour que je découvre, en 2009, ce magnifique événement. Depuis, tous mes "films perdus" ont été présentés au Festival : *Du silence et des ombres* de Robert Mulligan en 2010, *Comment voler un million de dollars* de William Wyler en 2011, *Stella femme libre* de Michael Cacoyannis en 2012, *La fille de Ryan* de David Lean en 2013 et *Seconds* de John Frankenheimer cette année.

Un ou deux passages pour mes "Lost Films", souvent au Dragon, et une seule fois, avec les honneurs d'une séance dans la Grande Salle de La Cursive, pour *La Fille de Ryan* de David Lean. Parfois présentés en compagnie d'invitées prestigieuses telles que Catherine Wyler, fille du réalisateur de *La Rumeur* la première fois... ou l'année dernière, Sarah Miles, "vraie" fille de Ryan avec quelques printemps de plus et la même énergie !

Et toujours, toujours avec un formidable accueil du public ! Que ce soit une comédie avec Audrey Hepburn, un mélodrame, un film culte grec méconnu en France, une fresque romantique de plus de trois



heures en Irlande ou encore un angoissant film d'anticipation avec Rock Hudson, le public de La Rochelle, tôt le matin ou tard le soir, répond toujours présent. Il y a des festivaliers que je retrouve chaque année, qui suivent mes choix et font confiance à "Lost Films". Le Festival est un véritable moment d'échange. Cette année, c'est avec fierté que j'ai vu mon premier DVD, *Stella femme libre*, trôner dans la boutique-librairie "Les Saisons" dans le hall de la Coursive : la consécration pour un jeune distributeur !

Le Festival de La Rochelle est un moment incontournable dans la vie de mes films, présentés alors en avant-première début juillet et qui continuent leur parcours en été.

C'est un véritable test public, critique et professionnel car beaucoup d'exploitants et de directeurs de salles de cinéma les découvrent à La Rochelle et m'appellent les mois suivants pour le programmer chez eux.

Mais un accueil chaleureux en festival augurera-t-il d'un succès en salles ? Ceci reste toujours la part de mystère qui fait ou non

la réussite d'un film : il n'y a pas de logique ni de recettes... Ainsi, bizarrement, *Comment voler un million de dollars*, plus léger et grand public, n'a pas été le plus gros succès malgré l'atout charme du tandem Hepburn-O'Toole... et à l'inverse *Du silence et des ombres*, portrait des années trente d'une petite ville raciste du Sud des Etats-Unis vu à travers les yeux d'une enfant, a dépassé (aussi grâce aux séances scolaires) les 40.000 entrées depuis 2010...

Mettre un film en lumière, faire qu'il soit apprécié et largement diffusé, dépend de multiples facteurs difficiles à cerner, mais à mes yeux, le passage au Festival de La Rochelle en est un des plus précieux. Le test commence en début d'année lorsque j'annonce aux responsables du Festival (Prune, Sophie et Sylvie) le film que j'ai choisi de ressortir et qu'elles sont souvent les premières à visionner et à apprécier : jusque là, elles l'ont toujours sélectionné pour mon plus grand bonheur. »

→ Propos recueillis par Marie-Claude Castaing
Administratrice de l'Association du Festival

LE 42^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE
PRÉSENTE SES PRODUCTIONS 2014 :

Bande annonce
du 42^e Festival

250 FILMS DU MONDE ENTIER

LA RETRAITE
DE PAULETTE
François Perlier



COWBOY
DISEASE
sous la direction de
Pascal-Alex Vincent



LA PALLICE /
HORS-CHAMP
Yves-Antoine Judde



QUAND LE
BATIMENT VA...
Jean Rubak
et Amélie Compain



Le Festival produit des films à l'année. Il organise, avec le soutien de partenaires spécifiques, des résidences et des ateliers cinématographiques pour les enfants des écoles et des centres de loisirs, les jeunes des collèges et des lycées, les étudiants, les habitants des quartiers, les personnes détenues et les malades de l'hôpital. À La Rochelle et autour d'elle. Les films sont ensuite programmés au Festival puis ils sont projetés un peu partout en France...



LA BANDE ANNONCE du 42^e Festival International du Film de La Rochelle

2014 • 1,42 mn • Couleur

Réalisée par trois étudiants de l'École Européenne Supérieure de l'Image d'Angoulême (EESI) dans le cadre de leur cursus.

En collaboration avec l'École Européenne Supérieure de l'Image d'Angoulême et Trafic Image.



LA RETRAITE DE PAULETTE de François Perlier

Documentaire • 2014 • 18mn • Couleur

Réalisé avec les jeunes habitants du quartier de Villeneuve-les-Salines. Le portrait d'une caissière en retraite et qui trouve le temps long...

Avec le soutien de la DRAC Poitou-Charentes, de l'Agence pour la Cohésion Sociale et l'Egalité des Chances et de la Communauté d'agglomération de La Rochelle. En collaboration avec l'Apapar, le Collectif d'associations de Villeneuve les Salines et le local Zig Zag.



COWBOY DISEASE sous la direction de Pascal-Alex Vincent

Clip musica • 2014 • 5mn • Couleur

Réalisé par les élèves du lycée hôtelier de La Rochelle.

Le tout jeune groupe "Hamster's Shower" chante l'ouest mythique et nostalgique.

Avec le soutien de la Région Poitou-Charentes.

En collaboration avec la Maison des lycéens du lycée hôtelier et de la Sirène - Espace Musiques actuelles - agglomération de la Rochelle.

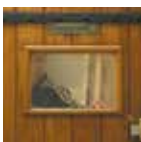


LA PALLICE/HORS-CHAMP de Yves-Antoine Judde

Documentaire • 2014 • 17mn • Couleur

Réalisé avec les résidents du Foyer St Antoine de Padoue de La Pallice. La zone portuaire, aujourd'hui fermée au public, toujours vivante dans la mémoire de ses habitants.

Avec le soutien de GDF-SUEZ, de SDLP société de La Pallice dirigée par Laurent Descamps, et de la Caisse des Dépôts. En collaboration avec ALTEA et le théâtre Toujours à l'Horizon. Avec la participation de l'association « Paroles de rochelais », le CCAS et le centre social de la ville d'Aytré.



QUAND LE BATIMENT VA... de Jean Rubak et Amélie Compain

Fiction/Animation • 2014 • 8mn • Couleur

Réalisé avec les personnes détenues de la Prison de Saint-Martin-de-Ré. Construire des prisons, c'est bien beau, encore faut-il trouver assez de gens à mettre dedans !

Avec le soutien de la DRAC Poitou-Charentes, du SPIP de la Charente-Maritime et de la Mairie de Saint-Martin-de-Ré.

En collaboration avec la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré.

Une évidente rencontre

Dans le cadre de son édition 2014, le Festival du Film a accueilli les Rencontres nationales des coordinateurs du dispositif Lycéens et Apprentis au cinéma, opération qui s'adresse aux élèves de tous les lycées et aux apprentis des CFA. Lycéens et Apprentis au cinéma propose aux enseignants volontaires et à leurs élèves de voir au moins trois films par année scolaire en salle de cinéma et de mener avec eux un travail de rencontre avec ces œuvres.

Chaque année, les coordinations régionales du dispositif se réunissent pour des échanges institutionnels et pour débattre des orientations de leur action. Sur proposition de la coordination Poitou-Charentes de Lycéens et Apprentis au cinéma (animée conjointement par le secteur cinéma de l'Action Culturelle du Rectorat de l'académie de Poitiers et par le Pôle d'éducation à l'image de Poitou-Charentes), le Festival du Film de La Rochelle est devenu pour la sixième fois un lieu stimulant et chaleureux d'accueil de ces Rencontres.

Cette connivence entre Lycéens et Apprentis au cinéma et le Festival du Film se trouve dans la politique éditoriale de la manifestation : inscrire le cinéma patrimonial côte à côte avec le cinéma contemporain et affirmer ainsi que le premier est le laboratoire du second, que le cinéma d'hier permet de comprendre celui d'aujourd'hui. Cette idée forte de filiation autour d'une personnalité était illustrée cette année avec la rétrospective Hawks, dont justement le film *Bringing up Baby* (*L'impossible Monsieur Bébé*) faisait son entrée dans le catalogue Lycéens au cinéma. Cette collaboration s'est traduite par l'organisation d'un débat, animé par Jean-Claude Rullier au Théâtre Verdière, avec les interventions de Mathieu Macheret (critique aux Cahiers du cinéma) et Jean-Michel Durafour (universitaire). Le lycée Dautet, partenaire indispensable, a ensuite de nouveau accueilli les coordinateurs qui ont pu s'immerger dans les ateliers et débats qui ont clôturé ces Rencontres nationales.

Nous remercions chaleureusement toute l'équipe du Festival et espérons que sa programmation 2015 permettra de poursuivre, voire d'amplifier cette collaboration.



par Emmanuel Devillers ←

Coordinateur de Lycéens et apprentis au cinéma en Poitou-Charentes

Responsable du secteur Cinéma-Audiovisuel

Délégué académique-adjoint à l'action culturelle / Rectorat de Poitiers

Le Festival ouvre ses coulisses aux lycéens rochelais...

Le Festival ouvre ses coulisses aux lycéens rochelais... Les élèves des lycées Dautet, Doriolle, Saint-Exupéry, Valin et Vieljeux ont la possibilité dans le cadre du dispositif "Au cœur du Festival" de s'inscrire dans des ateliers quotidiens radio, photos, reportages vidéo, blogs et ont ainsi la possibilité de s'entretenir directement avec les réalisateurs, comédiens et invités. Ce travail est préparé tout au long de l'année avec les animateurs et l'équipe du Festival.

Le Festival collabore également avec le lycée Dautet à l'année à travers l'organisation d'interventions de cinéastes et professionnels du cinéma auprès des élèves.

Avec le soutien de la Région Poitou-Charentes



Winter Sleep : un film qui réveille nos sens !



Winter Sleep de Nuri Bilge Ceylan, Palme d'Or 2014

Dimanche 29 juin, à 10 heures, se déroulait l'avant-première de *Winter Sleep*, grand gagnant de la palme d'or du 67^e Festival de Cannes. Les plus courageux se sont levés tôt pour tenter de rentrer dans la 5^e salle du Dragon. Dans la file un habitué du Festival déclare : « les découvertes sont toujours les bienvenues, on va de surprises en surprises. »

Vient le moment de rentrer. La salle est pleine, les spectateurs sont impatients, le film commence et dès les premières images nos yeux sont comblés. Le réalisateur filme ses acteurs avec amour, même lors des moments de conflit. Chaque détail compte. Ce film est un petit trésor qui renferme les paysages fabuleux de l'Anatolie. Cette région est magnifique avec ses maisons creusées à même la roche, ces chevaux sauvages galopant dans des plaines désertes, ce ciel chargé de nuages menaçants et cette neige qui recouvre tout. Cependant, malgré cet hiver rude en apparence qui fait rage à l'écran, le public a toujours l'impression d'être au chaud, au coin d'une cheminée avec sa tasse de thé posée sur ses genoux...

Tous nos sens sont en ébullition. Le spectateur sent et apprécie l'odeur des bonnes tasses de thé fumantes qui défilent entre les mains des personnages. La nourriture abondante fait gronder nos estomacs envieux.

L'ouïe n'est pas oubliée. Le vent omniprésent siffle à nos oreilles, le feu crépite dans l'âtre et offre une douce mélodie. Ce film n'a pas besoin de grande musique pour être accompagné. Cependant un air de piano peut parfois être présent, discret, pour ne pas encombrer les oreilles de l'auditeur qui peut se concentrer sur les paysages, les personnages et bien sûr l'action.

Le film terminé, c'est avec une certaine aversion que je retrouve la lumière du jour, tellement agressive. Une chose est sûre, l'atmosphère de ce petit bijou cinématographique vous clouera à vos fauteuils pour ne plus jamais vous laisser repartir...



Du réalisme made in Germany

Effi Briest, un des nombreux films de Fassbinder, est passé hier à la médiathèque en entrée libre. Ce film, adapté d'un roman de Fontane, le Flaubert allemand, a été réalisé en 1974. Il est d'ailleurs très intéressant de noter que, malgré ce cadre temporel, Fassbinder, toujours avec cette originalité qui le caractérise, choisit de présenter un film en noir et blanc, largement influencé par les films de la fin du cinéma muet. On y observe peu de répliques, des scènes très longues qui contrastent avec le dynamisme ambiant des "seventies". Ce choix peut s'expliquer de différentes façons : tout d'abord l'intrigue se situe au XIX^{ème} siècle, dans l'empire allemand, ce choix formel donne un aspect vieilli mais cela serait trop simple pour le génial Fassbinder ; aussi nous pourrions interpréter cet aspect lent comme reflétant cette société figée dans les conventions du XIX^{ème} que dénonce le réalisateur allemand.

En effet, *Effi Briest* est le nom de jeune fille de l'héroïne qui se voit mariée à 17 ans au baron arriviste et vaniteux Instetten. C'est d'abord un mariage qu'elle accepte mais elle découvre rapidement que son mari mène une vie consacrée à la carrière et à l'image. Bien qu'il ne la maltraite, il ne cherche pas non plus à la connaître et l'enferme dans son domaine, elle qui ne vivait que de liberté et de nature. Ainsi, quand elle rencontre le major Campras, le premier à s'intéresser à elle, elle en tombe amoureuse et devient sa maîtresse. Mais elle se voit obligée de déménager à Berlin où son mari est nommé. Elle oublie pendant six ans son amant mais un jour son mari découvre ses lettres d'amour. Et alors que cette femme trop tôt jetée dans la vie semblait petit à petit se construire, la société se charge de la détruire progressivement...



Ce film qu'on pourrait apparenter à Madame Bovary, commence tout comme le roman flaubérien très lentement, à la manière d'un roman réaliste. Le réalisateur prend le temps de poser le cadre, de dévoiler le caractère impétueux de son héroïne dissimulée derrière son allure charmante. Bien qu'au début, cette lenteur puisse énerver voire même ennuyer le spectateur contemporain, elle devient progressivement porteuse de sens. Tout l'aspect tragique de ce film semble en découler. Effi Briest comme Madame Bovary est un être de liberté, d'imagination, prisonnier d'une société conventionnelle où la passion n'a pas sa place... Un grand Fassbinder sublimé par le jeu d'Hanna Schygulla qui insuffle une âme à cet incontournable du cinéma.



→ par Sarah Favre
lycéenne au cœur du Festival

Midi Z

Pour sa 42^e édition, le Festival International du Film de La Rochelle a invité Midi Z, premier et unique réalisateur de Birmanie. Après avoir étudié le cinéma à Taïwan, il a réalisé en 2006 *Paloma Blanca*, son film de fin d'études. Deux autres courts-métrages ont suivi : *A Palace On The Sea*, film tourmenté, et *Silent Asylum*, en hommage à Alain Resnais. Se sont ajoutés des longs métrages : *Return to Burma*, le premier film tourné en Birmanie, *Poor Folk* et *Ice Poison*. Tous témoignent d'une porosité entre la mise en scène et le documentaire qui permet de donner à voir un quotidien des Birmans dans lequel les problèmes d'argent et d'émigration vont de pair avec les espoirs de changement. Rencontre avec Midi Z à La Rochelle, par un après-midi d'été. L'homme est jeune, souriant mais son regard en dit long sur son vécu.



Pourquoi avez-vous choisi Taïwan pour faire vos études de cinéma ?

A l'époque, Taïwan était le pays le plus facile d'accès. Il nous suffisait de passer un examen en Birmanie pour y aller. J'aurais aimé aller dans un autre pays mais ça aurait été plus difficile, et comme nous étions des gens démunis nous n'avions pas beaucoup de choix.

Après avoir fini vos études à Taïwan, vous êtes retourné en Birmanie en 2011 réaliser *Return to Burma*. Quelles relations les Birmans entretiennent-ils avec le cinéma ?

J'ai envie de dire que les Birmans ne vont pas au cinéma. Par exemple dans ma ville natale il y a seulement deux cinémas pour 200 000 habitants ! D'ailleurs leur nom est vraiment intéressant : l'un des cinémas est éloigné de la ville, on l'appelle donc le « cinéma lointain ». L'autre est au pied de la montagne et on l'appelle « le cinéma sous la montagne ». En fait les Birmans vont rarement au cinéma mais ils aiment regarder des films chez eux, en DVD ou à la télé. D'ailleurs l'industrie du DVD fonctionne très bien en Birmanie. On y trouve surtout des films importés de Chine.

J'ai lu qu'il n'y avait que soixante-dix cinémas en Birmanie. Diffusent-ils vos films ?

Bien sûr que non ! Les films de ce genre, qui pourraient passer pour politiques, nécessitent certaines autorisations pour être projetés. Mais je sais qu'à Rangoun, certaines communautés artistiques diffusent des films comme les miens. Les cinémas dont je vous ai parlé ne projettent que d'anciennes comédies musicales indiennes ou des vieux films d'action hollywoodiens.

D'un point de vue plus cinématographique, quelles sont vos influences ?

J'ai particulièrement été influencé par les films de la Nouvelle Vague taïwanaise du début des années 1980. Ces films ont un style réaliste et pourraient être des morceaux de la vie taïwanaise de l'époque. Mais ils m'ont également beaucoup aidé d'un point de vue technique. Par exemple, j'aime beaucoup Hou Hsiao-Hsien qui tournait avec des acteurs non professionnels. Ses films m'ont permis de comprendre comment faire un film sans avoir nécessairement un gros budget, des techniciens ou des caméras d'excellente qualité. Je regrette qu'aujourd'hui les films asiatiques soient de plus en plus commerciaux et qu'on ne trouve plus beaucoup de bons films chinois ou taïwanais.

En Birmanie, légalement, vous ne pouvez pas filmer pour du cinéma. Comment faites-vous ?

On ne filme pas aussi illégalement que vous le pensez. En fait on s'habille comme des touristes et on utilise simplement de petites caméras (...). Mais lorsque je suis sur les lieux du tournage, je ne réfléchis plus à ce que je ferais si la police venait me contrôler, même si cela m'est déjà arrivé. Les contrôles ne nous inquiètent pas vraiment. C'est plutôt quand quelqu'un se fait arrêter et embarquer qu'on s'inquiète.

Vos films montrent des personnages dans leur environnement quotidien. Cherchez-vous à nous montrer le contexte économique et social de la Birmanie ou cherchez-vous plutôt à nous raconter la réalité quotidienne de certains Birmans ?

Je dirais un peu des deux et aucun des deux... Quand je travaille sur un film, l'environnement, les problèmes économiques ou la mondialisation ne sont pas des questions que je me pose vraiment. Ce qui me passionne, c'est le fait de mettre des images sur les histoires qu'on me raconte. Par exemple, *Poor Folk* est basé sur une histoire qu'on m'a raconté lorsque je suis revenu en Birmanie. Quand j'entends une histoire qui me touche, je l'écris et je commence à chercher les moyens pour la mettre en scène de manière cohérente.

Vos films jouent avec les limites. Limites politiques avec les frontières, limite entre la vie et la mort dans *A Palace On the Sea*, limites légales dans *Ice Poison*... Mais vous jouez aussi sur les limites entre mise en scène et documentaire.

Je pense que ça vient du fait qu'on a nous-mêmes des limites lors du tournage. Le temps et le budget notamment. Ce genre de choses vous pousse parfois à faire des films qui ont eux-mêmes des limites. C'est un peu une coïncidence mais ces limites nous font aussi réfléchir d'avantage...

On retrouve beaucoup de séquences en plans fixes dans vos films. Pour quelles raisons montrez-vous cette dilatation du temps ?

C'est à cause des thèmes de mes films : la diaspora, le changement, et surtout l'attente du changement. Ces thèmes sont très propices à l'utilisation de plans fixes parce qu'ils montrent le temps qui passe et la durée de l'attente. Le spectateur est là, avec les personnages. Ils attendent ensemble, on attend tous ensemble avec les personnages.

→ par Luc Ung



Lire également l'article
de Sarah Favre sur le blog
« Au cœur du Festival »

Orval Carlos Sibelius a rendez-vous avec le diable

Autour du film d'Haroun Tazieff, *Les Rendez-vous du diable*, les musiciens d'Orval Carlos Sibelius, Axel Monneau et Karine Larivet, ont composé sur scène et en live la bande-son.

Comment as-tu été amené à faire de la musique ?

Axel - « Quand j'étais petit, je ne comprenais pas que l'on puisse se mettre dans une pièce, juste s'asseoir et écouter de la musique. Donc déjà c'était mal barré. A l'adolescence, par amour pour une jeune fille, je me suis mis à écouter Pink Floyd. Et en fait j'ai bien aimé ce groupe-là, j'étais peut être guidé par mes sentiments. De fil en aiguille j'ai commencé à écouter du rock, ça m'a plu. Du coup je me suis intéressé assez rapidement à la batterie, ce qui était une totale libération, une explosion des carcans de l'apprentissage musical. Après j'ai fait un peu de guitare, et voilà, ça a commencé comme ça. »

Les journalistes te comparent souvent aux Flaming Lips, Genesis, Yes... Ces groupes constituent-ils tes véritables influences musicales ?

A - « Oui, c'est sûr, comme j'ai beaucoup écouté ça. Mais j'écoute tellement de trucs... J'écoute de la musique brésilienne, africaine, musiques du monde... On en a pas mal écouté pour Tazieff. Pour ce ciné-concert là, on était parti sur un album que j'ai du Laos, c'est un genre d'orgue à bouche. »

Karine - « Un instrument, on dirait une flûte de pan, qui a un son très flûté, strident, très répétitif... »

« On aimait pas mal la gamme qui était sur le 33t - parce que nous on écoute du 33t aussi, on est un peu réactionnaire - et on a essayé de faire un morceau avec. Un peu de chinoiserie. »

Nous avons lu que tu avais choisi ton nom dans une optique anti-commerciale...

A - « Oui, ce nom c'était une blague. En fait, il y a dix ans, on sortait une double compilation et j'avais filé un morceau sous le nom d'Orval Carlos Sibelius, après quand j'ai fait un disque, c'était Orval Carlos Sibelius, je trouvais ça tellement drôle un nom aussi long, aussi chiant à mémoriser. Après quand j'entendais Julien parler de Orval Carlos Sibelius, je me disais en fait les gens prennent ce nom vraiment au sérieux. C'est n'importe quoi, ce nom, mais c'est le mien. »

Quels instruments avez-vous utilisés pour ce concert ?

A - « Aujourd'hui on avait rapporté des échos à bande, pour avoir un effet d'échos, entendre un son plusieurs fois. »

Quand vous avez composé, avez-vous écrit précisément ce que vous alliez jouer ou y a-t-il une part d'improvisation ?

A - « C'est un peu « moit'-moit' », mais tout ce qui est mélodique est quand même plus ou moins écrit, et la rythmique, tout ça, on sait où on va. Les passages plus abstraits comme les volutes de fumée, les moments un peu tendus, c'est plutôt improvisé. »

Tu dis que les notes t'évoquent des couleurs, ce film où l'on trouve beaucoup de couleurs chaudes vous a-t-il donc évoqué un instrument, une tonalité spécifique ?

A - « Moi j'aime bien l'idée que c'est plus une texture de son, de voir la lave en mouvement, ça



Les Rendez-vous du diable de Haroun Tazieff

colle bien avec l'effet «faising» qu'on a, qui tord le son... »

K - « Ce qu'avait dit Axel et qui était assez juste, c'était d'essayer d'en faire beaucoup alors qu'on n'est que deux, essayer de remplir l'espace à deux. »

A - « Oui, faire un gros rock sans batterie et essayer que ça soit galvanisant. On est content de ce morceau, on aime bien le jouer. »

Avez-vous des films ou des réalisateurs préférés ?

K - « Notre point commun c'est Herzog, je ne suis pas une grande cinéphile mais Herzog, tout ce que j'ai vu de lui, j'aime. »

A - « On a un peu ça en ligne de mire, un passage du ciné-concert était un peu plaqué de Herzog, une ambiance un peu planante, des accords ouverts, amples sur certaines images. »

Et des musiques de films marquantes ?

K - « Moi j'aime Goblin. C'était un groupe italien qui a fait notamment les musiques des films de Dario Argento, donc des films d'horreur mais avec de la musique très funky, donc un truc hyper surprenant. Du funk sur des images absolument atroces. »

A - « J'aime les timbres un peu étonnants. Ennio Morricone, il était génial pour ça. »

Souhaiteriez-vous recommencer une telle expérience ?

A - « Oui, il faut voir si l'inspiration est là. Là, c'était assez inspirant, il n'y a pas de dialogues, c'est que de l'image pure, les images sont belles. On peut raconter une autre histoire, tu te fais toi-même ton film, c'est plus facile. Un film où ça parle, où il y a des émotions, tu dois flécher une émotion. C'est ça, pour moi, les compositeurs de musique de film sont des "flêcheurs" d'émotions. »

Est-ce toi qui a choisi ce film ?

A - « Oui, c'est une longue histoire, au début j'avais proposé un film d'Herzog, *Fata Morgane*. Mais Herzog ne voulait pas prêter sa copie. Donc j'ai essayé de trouver des films un peu contemplatifs, avec des longs moments sans dialogues, en couleur et la liste n'est pas extensible. Parce que souvent dans les films en couleur, les gens parlent, il y a une narration... Du coup je me suis plutôt intéressé à des films comme les documentaires de Cousteau. C'est pour ça qu'on est arrivé assez vite à Haroun Tazieff, je savais qu'il avait fait des films, je ne les avais jamais vus et on a pu avoir ce film-là. »

Séance en plein air à la Médiathèque



Retour sur le film
La mort aux trousses
d'Alfred Hitchcock
en plein air à la Médiathèque.

Avec le soutien de Séché Environnement



Nuit Blanche



Une très belle soirée de clôture

Un superbe film et une soirée prolongée avec Tony Gatlif qui resteront dans les esprits...



Geronimo de Tony Gatlif





Je m'appelle Honorine et j'ai 5 ans. Je viens voir des dessins animés au Festival International du Film de La Rochelle pour la 3^{ème} année. Tous les ans, je suis impatiente de découvrir la programmation.

Pour cette 42^{ème} édition, j'ai assisté à une petite dizaine de projections. J'ai beaucoup aimé *Le carnaval de la petite taupe* et *Monsieur et Monsieur*. J'apprécie également les ateliers qui sont parfois organisés en fin de séance.

C'est dommage qu'il n'y ait pas de diffusion toute l'année. Vivement le mois de juin prochain...

→ par Honorine
Une jeune festivalière



Le cinéaste Benedikt Erlingsson et ses deux filles



En 2014, nous avons compté 3050 entrées, dont 1631 réservations d'écoles, de centres de loisirs et de centres sociaux. Un goûter a été offert après chaque projection et chaque atelier, par Léa Nature.

The Silent Killer de Jacques Losay

La Sirène, salle de musiques actuelles, devenue incontournable, et le Festival ont renouvelé leur partenariat pour offrir une "double soirée" aux Festivaliers, et aux Rochelais.

L'objectif est toujours de mélanger les publics. Pari réussi, avec la projection du film documentaire de Jacques Losay *The Silent Killer* sur l'affaire du Bugaled Breizh, et dans un second temps le concert surprise du Celtic Social Club, collectif qui réunit des têtes d'affiche, et venu en avant première avant sa tournée.

Daniel Joulin, Président de la Sirène et David Fourrier son directeur, nous ont reçus dans leurs murs, à La Pallice, pour une très belle soirée aux notes bretonnes...



réinventons / notre métier



Acteur de votre protection financière...
et ce n'est pas du cinéma !

Laumailé Philippe - Piganiol Marie - Prevel Pierre Claude

Agents Généraux AXA

24 avenue du Champ de Mars - 17028 La Rochelle Cedex 01

Tél. 05 46 34 39 73 - Fax : 05 46 67 47 80

agence.l2p@axa.fr

*La Maison
Italienne*

PRODUITS ITALIENS - TRAITEUR

1 rue du Brave Rondeau
17000 La Rochelle

Le Festival est une association rochelaise où les administrateurs s'investissent toute l'année pour ouvrir le Festival au plus grand nombre et relayer l'équipe professionnelle.



▶ **Hélène de Fontainieu**
Présidente



▶ **Pierre Guillard**
Vice Président



▶ **Daniel Burg**
Vice Président



▶ **Marie George Charcosset**
Secrétaire Générale



▶ **Marie-Claude Castaing**



▶ **Alain Le Hors**
Trésorier



▶ **Olivier Jacquet**
Trésorier adjoint



▶ **Thierry Bedon**
Secrétaire Général adjoint



▶ **Jean Verrier**



▶ **Joana Maurel**



▶ **Florence Henneresse**



▶ **François Durand**



▶ **Danièle Blanchard**



▶ **Martine Linarès**



▶ **Françoise Le Rest**

Bulletin d'adhésion

Si vous souhaitez soutenir l'association du Festival International du Film de La Rochelle et être tenu informé de ses projets, vous pouvez adhérer !

Nom : Prénom :

Adresse :

Mail :

A retourner à :

Association du Festival International du Film de La Rochelle
10, Quai Simenon - 17000 La Rochelle

Cette année encore, nous avons pu vous offrir une programmation exigeante, ouverte et d'une grande qualité, réalisée par l'équipe du Festival qui s'investit également sur des projets à l'année et sur des dispositifs éducatifs.

Ceci ne pourrait se faire sans le soutien de tous nos partenaires. Dans un contexte économique malheureusement fragilisé, où la Culture et sa transmission sont d'autant plus importantes, nous les remercions et les assurons de la poursuite de nos engagements.

La Ville de La Rochelle, son maire Jean-François Fountaine, Arnaud Jaulin adjoint à La Culture, Marion Pichot conseillère municipale et leurs équipes,

Le Conseil Général de Charente-Maritime, son Président Dominique Bussereau, Stéphane Villain, Michel Parent et Alban Varlet, le Conseil Régional de Poitou-Charentes, son Président Jean-François Macaire, Maryline Simoné, Joëlle Averlan, Jean-Paul Godderidge et Pascal Pérennes Poitou-Charentes Cinéma,

Le CNC, sa Présidente Frédérique Bredin et Hélène Raymondaud, la DRAC, sa Directrice Régionale Anne-Christine Micheu, Nathalie Benhamou et Gwenaëlle Dubost, l'Institut Français, la Commission Européenne (MEDIA), l'ACSE Centre Wallonie-Bruxelles, le Centre tchèque de Paris, le Centre culturel de Taïwan, l'ambassade d'Islande, la Sodéc, la Délégation Générale du Québec à Paris, la Sacem, l'Adami, le Thé des écrivains, Audi, la Cinémathèque de Toulouse, la GNCR, l'ADRC, Trafic Image, Lobster Films, l'OFQJ, Filmair Services,

La Cursive (dont la Grande Salle rénovée vient d'être inaugurée), Jacky Marchand, Florence Simonet et leur équipe, le Centre Intermondes, son Président Guy Martinière et Edouard Mornaud, La Sirène, Daniel Joulin et David Fourier, le Muséum d'Histoire Naturelle, sa conservatrice Elise Patole-Edoumba, le Carré Amelot, Christelle Beaujon, les Médiathèques Michel-Crépeau, d'Aytré et de Villeneuve-les-Salines, les bibliothèques de quartier (Laleu/La Pallice/La Rossignollette-Mireuil), les cinémas, le Gallia à Saintes, l'Auberge de jeunesse, le Foyer ALTEA-Saint-Antoine,

La Mairie et la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de la Charente-Maritime, le Collectif des associations de Villeneuve-les-Salines, le Groupe Hospitalier de la Rochelle-Ré-Aunis,

L'Université de La Rochelle, son Président Gérard Blanchard et sa vice-Présidente à la Culture Catherine Benguigui, l'Ecole Européenne Supérieure de l'Image d'Angoulême, le CREADOC, les Lycées et Collèges de la Région et du Département, Passeurs d'Images, l'Inspection académique : la Mission départementale arts et culture premier et second degré,

La CCAS-CMCAS, Michel Lebouc et Alain Rodriguez, GDF SUEZ et Bruno Odin, la Caisse des Dépôts, Léa Nature Jardin Bio, Marina Poiroux, Mireille Lizot et Claudine Pluquet, le Comité National du Pineau des Charentes, la RTCR, Yélo, BNIC, la SNCF, Ludovic Filio et Jeanne Massiet,

Le Crédit Coopératif, Jérôme Tiquet et Marc Maumy, Séché Environnement, Frédérique Coulomb, directrice des Galeries Lafayette, Ernest le Glacier, Emedia Informatique, Soram, Fontaine Jolival, Graphic Plan, La Poste, la librairie Les Saisons et Stéphane Emond, l'Imprimerie IRO et Fabrice Faure, Initiative Catering, L'APAPAR, Château Le Puy, Tintamar, sa dirigeante Edith Petit, Laurent Descamps, Directeur de SDLP, ALTEA-Foyer, le CCAS de la Ville d'Aytré, le Carré Amelot, le Collège Fabre d'Eglantine, l'Ecole Lavoisier, le Théâtre Toujours à l'horizon, le Lycée Hôtelier et sa maison des lycéens, les Centres de soins de jour intersectoriels Adolescents, de Pédopsychiatrie et des trois secteurs de psychiatrie Adulte de l'hôpital Marius Lacroix, Ciné-ma différence,

Nos amis journalistes de La Rochelle : France 3 Atlantique, France Bleu La Rochelle et Sud-Ouest et nos partenaires nationaux : Libération, Les Inrockuptibles, Positif, CINE+, Répliques.

Hélène de Fontainieu



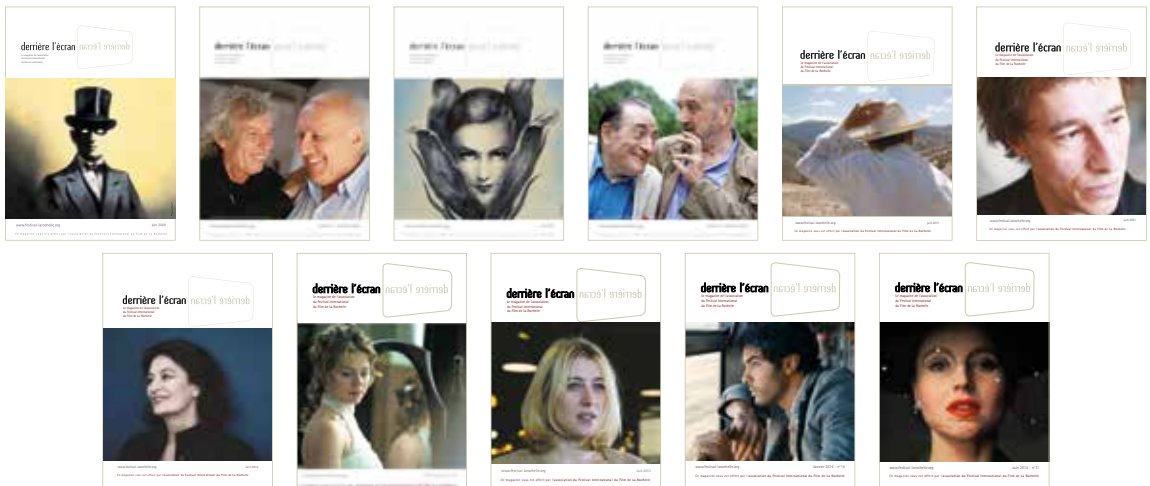
ze'bar

— FAIT SON —
MARCHÉ

2 rue des Cloutiers - 17000 La Rochelle
05 46 44 22 67

Un Festival pour tous !

Rendez-vous pour la 43^{ème} édition
du 26 juin au 5 juillet 2015
qui aura un petit air italien...



Derrière l'écran est le magazine de l'association du Festival International du Film de La Rochelle.

Directrice de la publication : Hélène de Fontainieu.

Rédacteur en chef : François Durand.

Secrétariat de rédaction : Florence Henneresse, Thierry Bedon.

Rédacteurs : Thierry Bedon, Marie George Charcosset, François Durand, Flore de Fontainieu, Claude Dupeyrat, Pierre-Louis Gouriou, Olivier Jacquet, Hélène de Fontainieu, Moïra Berthias, Josh Sug, Jean Verrier, Paul Barrier, Pierre H. Guillard, Florence Henneresse, Michèle Tatu, Marie-Claude Castaing, Emmanuel Devillers, Elodie Bourgoin, Sarah Favre, Luc Ung, Lola et Cécile, Valentine.

Photographes : Marie Monteiro, Alain Le Hors, Hélène de Fontainieu, Philippe Lebruman, Jean-Michel Sicot et FIFLR.

Maquette et mise en page : Valérie Dubois-Thiercelin - www.dockside.fr

Iconographie pour la filmographie : Sophie Mirouze, coordinatrice artistique du Festival.

Imprimeur partenaire : IRO - ISSN : en cours - Tirage : 4000 exemplaires - Parution : Décembre 2014 - 2 numéros par an.